

Un retour désabusé ou *le Premier Jardin* d'Anne Hébert
Anne Hébert, *Le Premier Jardin*. Paris. Seuil. 1988. 188 p.

Maurice Émond

Number 71, October 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

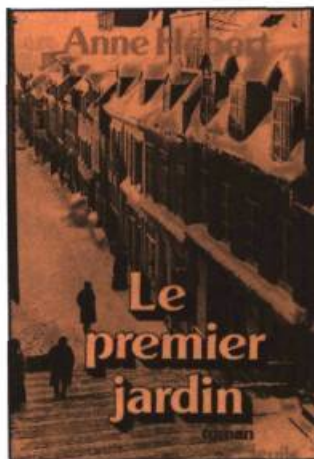
Cite this article

Émond, M. (1988). Un retour désabusé ou *le Premier Jardin* d'Anne Hébert / Anne Hébert, *Le Premier Jardin*. Paris. Seuil. 1988. 188 p. *Québec français*, (71), 80–80.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

Un retour désabusé ou le Premier Jardin* d'Anne Hébert

Maurice Émond



Qui est justement cette Flora Fontanges dénommée Pierrette Paul ou Marie Évanturel ? « Je m'appelle Phèdre, Célimène, Ophélie, Desdémone » (p. 171). Elle emprunte tous les noms et tous les rôles : ceux de Jeanne au bûcher, d'Hedda Gabler, d'Adrienne Lecouvreur, de Marie Tudor, de Yerma, de Mlle Julie... Cette orpheline recueillie par les religieuses de l'hospice Saint-Louis, puis adoptée par les Évanturel, ressemble à une Élisabeth d'Aulnières, tour à tour Madame Tassy et Madame Rolland, qui aurait vieilli d'une vingtaine d'années. Toutes deux, femmes de théâtre : « Éclater en dix, cent, mille fragments vivaces ; être dix, cent, mille personnes nouvelles et vivaces » (p. 64).

L'éclatement, l'éparpillement, telles sont bien à la fois la signification et la forme de ce roman. Nous sommes transportés de page en page, d'éclats en éclats, de micro-récit en micro-récit dans les méandres capricieux des souvenirs de Flora Fontanges qui arpente les

rues de Québec et de son passé. Tout le roman est écrit par bribes de mémoire éclatée. Chaque séquence en quelque sorte autosuffisante, page du passé ranimée un instant puis retombant dans le néant ; autant de rôles sur une scène infinie. Flora Fontanges joue intensément, revit la nuit du 14 décembre 1927 au cours de laquelle périrent dans le feu de l'orphelinat Saint-Louis trente-six petites filles, retrouve ses parents adoptifs, revoit sa fausse grand-mère maternelle qui ressemble étrangement à la belle-mère Tassy dans *Kamouraska*, ressuscite les figures cachées ou héroïques de femmes du passé, « souffre mille morts et mille plaisirs avec tout [son] corps et [toute] son âme » (p. 85). Petits récits d'une ou de quelques pages toujours d'une précision admirable. La narratrice ne saurait soustraire une seule ligne tant le discours est réduit à l'essentiel, sans le rituel « sentimental et dramatique, et les sanglots longs des violons » (p. 187) berçant les cœurs. Ce n'est pas du Verlaine que récite Flora Fontanges, mais du Beckett.

C'est peut-être là l'une des caractéristiques les plus frappantes de ce roman que de faire constamment référence à d'autres œuvres littéraires de façon explicite ou implicite. Ces jeux intertextuels, ces mimétismes littéraires redoublent la distanciation, multiplient les mises en abyme. Il n'y a pas que Flora Fontanges « dont la mémoire est étrange et la concerne plus ou moins tant la peur de se compromettre lui fait puiser dans les souvenirs des autres, pêle-mêle, avec les siens propres afin qu'ils soient méconnaissables » (p. 120). Anne Hébert fait écho à ses propres écrits comme à ceux d'une foule d'écrivains de Racine à Alain-Fournier en passant par Proust, Verlaine, Lewis Carroll, August Strindberg, Friedrich Schiller... Personnages réels et fictifs se croisent et s'entremêlent à ne plus distinguer la fiction de la réalité. Tout devient art de l'illusion mais, cette fois, sans la nécessaire séduction du lecteur. À lui de jouer le jeu littéraire à son tour, sans concession aucune, sachant que le feu de la lecture ou de l'écriture brûlera son être aussi sûrement que le feu à la fois réel et fictif de l'hospice Saint-Louis, le laissant à la fois dépossédé et désemparé, seul à recommencer son jardin, premier homme ou première femme d'un monde sans cesse à refaire.

* *Le Premier Jardin*, Paris, Seuil, 1988, 188 p.